PRESENCE

ANNEE 35 – N° 03 MARS 2020

«NOUS VOUS EN SUPPLIONS AU NOM DU CHRIST, LAISSEZ-VOUS RÉCONCILIER AVEC DIEU»

(2 CO 5, 20)

PRESENCE – SOMMARE

Mot de l'Évêque

Editorial 3

Vie de l'Église universelle

Lettre apostolique **«Aperuit illis»** par laquelle est institué le Dimanche de la Parole de Dieu ... 4

«Poussière aimée de Dieu» : Homélie du pape François pour le Mercredi des Cendr es..... 6

Vie de l'Église locale

Célébrer pour rencontrer : centenaire de Chiara Lubich à Istanbul et dans le monde 8

Chroniques d'İzmir : la Neuvaine et la Fête de Saint Polycarpe 10

Œcuménisme et dialogue interreligieux

Document d'Abou Dhabi : «Il faut continuer la réflexion » 11

Foi et Témoignage

Témoignage de deux évêques ayant participé à la conférence de Bari 12

Personnes, lieux et événements

Sur les traces de Saint Vincent de Paul : Eugène Borée (1809 – 1878) 14

L'environnement sacral chez les Chrétiens Latins d'Orient dans l'islam actuel 17

Invitation pour la fete de St. Joseph

Vous êtes cordialement invités le Jeudi 19 Mars
À 17.00 chez les Petites Sœurs de Bomonti
Pour participer à une Messe célébrée
Par Monseigneur
Ruben Tierrablanca.

Nous nous retrouverons ensuite pour partager ensemble le cocktail de l'amitié.

MOT DE L' EVEQUE

CARÊME 2020
Temps de Crise, D'esperance et de Purification

Chers lecteurs, frères, sœurs et amis, paix à vous !Ce n'est pas facile de délimiter le sujet de cette page, dédiée au partage de la vie ordinaire dans notre vicariat apostolique en Turquie, quoique le temps de carême nous rappelle d'écouter la parole de Dieu et de nous laisser purifier par elle, en préparation à Pâques. En vérité, nous vivons des temps difficiles et nous sommes appelés à affronter chaque difficulté avec l'équipement de combat donné par Dieu, la ceinture de la vérité et la cuirasse de la justice, **pour annoncer l'Evangile de la Paix** (cf. Eph. 6, 10-15).

La rencontre que la Conférence Episcopale Italienne a organisée le mois dernier à Bari sur le thème : **Méditerranée, Frontière de Paix** dont nous avons déjà parlé dans le précédent numéro de notre revue Présence est un grand signe d'espérance. C'est toujours une joie énorme d'avoir des journées de rencontre et de partage de tout ce que chaque Eglise locale ou circonscription ecclésiastique vit et affronte : en écoutant nos frères d'Irak, de Syrie, de Palestine et du Liban, pays en guerre, non seulement nous nous rendons compte de la tragédie de la mort d'innocents, mais nous recevons aussi des propositions concrètes à mettre en pratique et à collaborer avec un amour fraternel. Les pays qui reçoivent les milliers de migrants et de réfugiés se sentent surchargés et dépassés par la situation qui empire chaque jour, les projets d'aide ne suffisent jamais. Et les gouvernants ont toujours leur propre intérêt politique, peu ou pas du tout humanitaire.

Les frontières ne sont pas pour bloquer la migration, mais pour en affronter les difficultés et construire la paix. C'est cela la vraie signification pour parler de la **Méditerranée, Frontière de Paix**. Nous avons parlé de la vie réelle de nos fidèles : comment se vit et se transmet la foi aux nouvelles générations ? Quelles sont les valeurs chrétiennes qu'aujourd'hui l'Église est appelée à annoncer à notre société, spécialement aux jeunes du troisième millénaire ? Et s'il n'y a pas de paix, quelles sont les chemins de justice pour construire des frontières de paix ?

Désormais, nous ne pouvons pas nous soustraire à la crise sanitaire actuelle du soi-disant **"CoronaVirus" (COVID-19)** qui inquiète, au niveau de la population, peut-être de manière exagérée; devant cette réalité, nous sommes tous impliqués et nous en subissons les conséquences. J'écris ces lignes pendant que je me trouve à Athènes, en Grèce, dans l'attente de pouvoir retourner chez moi. Les frontières de la Turquie sont fermées aux voyageurs en provenance d'Italie. En plein dans cette période du Carême, nous devons comprendre cette crise mondiale comme un signe et un appel à la solidarité et à la prudence. Si le premier conseil pour éviter la contagion, c'est de se laver constamment les mains, alors sœur eau, pure, précieuse et chaste, est la première créature qui aujourd'hui vient à notre aide et nous invite à prier le Créateur. Ici aussi, la Méditerranée est un signe de la présence du Créateur et de son amour pour nous.

Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu (Rm 8,28). Spontanément, il m'est venu cette phrase, en vivant les circonstances de l'étranger en arrêt forcé en dehors de son bureau. D'une part, il y a l'incertitude du retour à Istanbul. D'autre part, les mains tendues pour me venir en aide ne manquent pas : à Rome, dans les aéroports, à Athènes à l'Exarchat catholique; on me fait aussi des suggestions valables, parfois contradictoires, mais toujours valables. Cela est un bel exercice d'écoute, de discernement et de rencontre d'authentique fraternité. Mercredi dernier, nous avions commencé le Carême à Istanbul. Aujourd'hui, je le recommence ici avec les Catholiques grecs de rite byzantin. Cette expérience inattendue nous aide à cheminer sur la route de la conversion et de la purification que je souhaite à tous, non dans les vicissitudes des circonstances, mais sur le chemin de Carême qui sera encore plus vrai et plus beau. Bon chemin d'espérance et de purification.

+ Rubén, ofm.

LETTRE APOSTOLIQUE EN FORME DE «MOTU PROPRIO» DU SOUVERAIN PONTIFE FRANÇOIS

APERUIT ILLIS

PAR LAQUELLE EST INSTITUÉ LE DIMANCHE DE LA PAROLE DE DIEU (SUITE)

9. Dans la deuxième lettre à Timothée, qui constitue en quelque sorte son testament spirituel, saint Paul recommande à son fidèle collaborateur de fréquenter constamment l'Écriture Sainte. L'Apôtre est convaincu que «toute l'Écriture est inspirée par Dieu; elle est utile pour enseigner, dénoncer le mal, redresser, éduquer dans la justice » (cf. 3, 16). Cette recommandation de Paul à Timothée constitue une base sur laquelle la Constitution conciliaire Dei Verbum aborde le grand thème de l'inspiration de l'Écriture Sainte, une base dont émergent en particulier la *finalité salvifique, la dimension spirituelle* et le principe de l'incarnation pour l'Écriture Sainte.

Rappelant tout d'abord la recommandation de Paul à Timothée, Dei Verbum souligne que «les livres de l'Écriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu a voulu voir consigner dans les Lettres sacrées pour notre salut» (n. 11). Puisque celles-ci enseignent en vue du salut pour la foi dans le Christ (2 Tm 3, 15), les vérités qu'elles contiennent servent à notre salut. La Bible n'est pas une collection de livres d'histoires ni de chroniques, mais elle est entièrement tournée vers le salut intégral de la personne. L'indéniable enracinement historique des livres contenus dans le texte sacré ne doit pas faire oublier cette finalité primordiale : notre salut. Tout est orienté vers cette finalité inscrite dans la nature même de la Bible, qui est composée comme histoire du salut dans laquelle Dieu parle et agit pour aller à la rencontre de tous les hommes, pour les sauver du mal et de la mort.

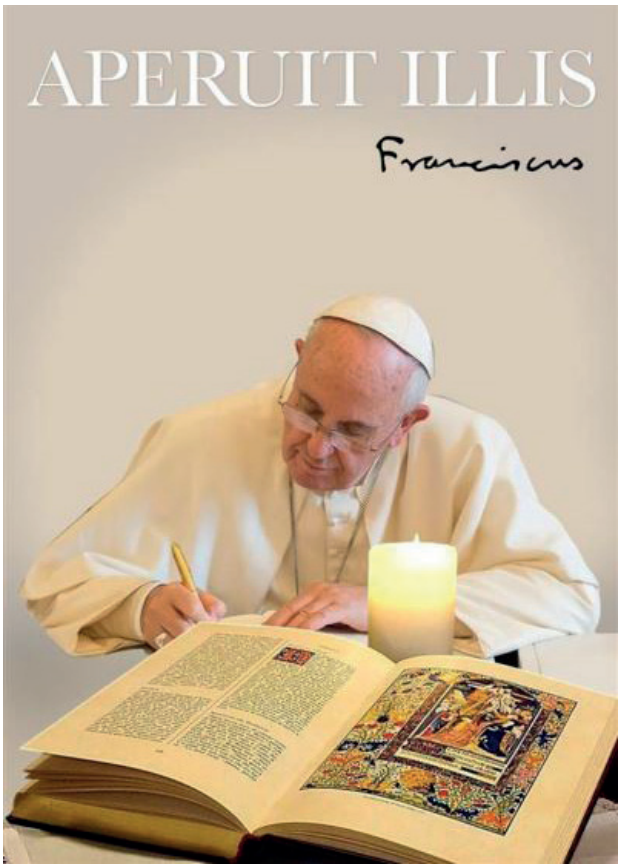
Pour atteindre ce but salvifique, l'Écriture Sainte, sous l'action de l'Esprit Saint, transforme en Parole de Dieu la parole des hommes écrite de manière humaine (cf. *Dei Verbum, n.* 12). Le rôle de l'Esprit Saint dans la Sainte Écriture est fondamental. Sans son action, le risque d'être enfermé dans le texte serait toujours un danger, rendant facile l'interprétation fondamentaliste, d'où nous devons rester à l'écart afin de ne pas trahir le caractère inspiré, dynamique et spirituel que possède le texte sacré. Comme le rappelle l'Apôtre, «la lettre tue, mais l'Esprit donne la vie» (2 Co 3, 6). Le Saint-Esprit transforme donc la Sainte Écriture en une Parole vivante de Dieu, vécue et transmise dans la foi de son peuple saint.

10. L'action de l'Esprit Saint ne concerne pas seulement la formation de l'Écriture Sainte, mais agit aussi chez ceux qui se mettent à l'écoute de la Parole de Dieu. Elle est importante l'affirmation des Pères conciliaires selon laquelle l'Écriture Sainte doit être «lue et interprétée à la lumière du même Esprit par lequel elle a été écrite» (*Dei Verbum, n.* 12). Avec Jésus Christ, la révélation de Dieu atteint son accomplissement et sa plénitude; pourtant, l'Esprit Saint continue son action. En effet, il serait réducteur de limiter l'action de l'Esprit Saint uniquement à la nature divinement inspirée de l'Écriture Sainte et à ses différents auteurs. Il est donc nécessaire d'avoir confiance en l'action de l'Esprit Saint qui continue à réaliser sa forme particulière d'inspiration lorsque l'Église enseigne l'Écriture Sainte, lorsque le Magistère l'interprète authentiquement (cf. ibid., 10) et quand chaque croyant en fait sa norme spirituelle. Dans ce sens, nous pouvons comprendre les paroles de Jésus

quand, aux disciples qui lui confirment avoir saisi le sens de ses paraboles, Il dit : «C'est pourquoi tout scribe devenu disciple du royaume des Cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien» (Mt 13, 52).

11. Dei Verbum précise enfin que «les paroles de Dieu, passant par les langues humaines, sont devenues semblables au langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant assumé l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes» (n. 13). C'est comme dire que l'Incarnation du Verbe de Dieu donne forme et sens à la relation entre la Parole de Dieu et le langage humain, avec ses conditions historiques et culturelles. C'est dans cet événement que prend forme la Tradition, qui elle aussi est Parole de Dieu (cf. Ibid., n. 9). On court souvent le risque de séparer entre elles l'Écriture Sainte et la Tradition, sans comprendre qu'ensemble elles sont l'unique source de la Révélation. Le caractère écrit de la première ne diminue en rien le fait qu'elle soit pleinement parole vivante; de même que la Tradition vivante de l'Église, qui la transmet sans cesse au cours des siècles de génération en génération, possède ce livre sacré comme la «règle suprême de la foi» (Ibid., n. 21). D'ailleurs, avant de devenir un texte écrit, la Parole de Dieu a été transmise oralement et maintenue vivante par la foi d'un peuple qui la reconnaissait comme son histoire et son principe d'identité parmi tant d'autres peuples. La foi biblique se fonde donc sur la Parole vivante et non pas sur un livre.

12. Lorsque l'Écriture Sainte est lue dans le même esprit que celui avec lequel elle a été écrite, elle demeure toujours nouvelle. L'Ancien Testament n'est jamais vieux une fois qu'on le fait entrer dans le Nouveau, car tout est transformé par l'unique Esprit qui l'inspire. Tout le texte sacré possède une fonction prophétique : il ne concerne pas l'avenir, mais l'aujourd'hui de celui qui se nourrit de cette Parole. Jésus lui-même l'affirme clairement au début de son ministère : «*Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre*» (Lc 4, 21). Celui qui se nourrit chaque jour de la Parole de Dieu se fait, comme Jésus, contemporain des personnes qu'il rencontre ; il n'est pas tenté de tomber dans des nostalgies stériles du passé ni dans des utopies désincarnées vers l'avenir.



L'Écriture Sainte accomplit son action prophétique avant tout à l'égard de celui qui l'écoute. Elle provoque douceur et amertume. Rappelons-nous les paroles du prophète Ézéchiel lorsque le Seigneur l'invite à manger le rouleau du livre, il confie : «dans ma bouche il fut doux comme du miel» (cf. 3, 3). Même l'évangéliste Jean sur l'île de Patmos revit la même expérience qu'Ézéchiel de manger le livre, mais il ajoute quelque chose de plus spécifique: «Dans ma bouche il était doux comme le miel, mais, quand je l'eus mangé, il remplit mes entrailles d'amertume» (Ap 10, 10).

L'effet de douceur de la Parole de Dieu nous pousse à la partager avec ceux que nous rencontrons au quotidien pour leur exprimer la certitude de l'espérance qu'elle contient (cf. 1 P 3, 15-16). L'amertume, à son contraire, est souvent offerte lorsqu'on saisit à quel point il nous est difficile de vivre la parole de manière cohérente, ou se voit même refusée d'être touchée du doigt parce qu'elle n'est pas retenue valable pour donner un sens à la vie. Il est donc nécessaire de ne jamais s'accoutumer à la Parole de Dieu, mais de se nourrir de celle-ci pour découvrir et vivre en profondeur notre relation avec Dieu et avec nos frères.

(à suivre)

MESSE DES CENDRES: « POUSSIÈRE AIMÉE DE DIEU »

HOMÉLIE DU PAPE FRANÇOIS POUR LA MESSE DES CENDRES EN LA BASILIQUE SAINTE SABINE

Nous commençons le Carême en recevant les cendres : «Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière» (cf. Gn 3, 19). La poussière sur la tête nous ramène à la terre, elle nous rappelle que nous venons de la terre et qu'en terre nous retournerons. Cela veut dire que nous sommes faibles, fragiles, mortels. Dans le cours des siècles et des millénaires, nous sommes de passage; devant l'immensité des galaxies et de l'espace nous sommes minuscules. Nous sommes poussière dans l'univers. Mais nous sommes la poussière aimée de Dieu. Le Seigneur a aimé recueillir notre poussière dans ses mains et y insuffler son haleine de vie (cf. Gn 2, 7). Nous sommes ainsi une poussière précieuse, destinée à vivre pour toujours. Nous sommes la terre sur laquelle Dieu a versé son ciel, la poussière qui contient ses rêves. Nous sommes l'espérance de Dieu, son trésor, sa gloire.

Photo : Diocèse de Nantes - France

La cendre nous rappelle ainsi le parcours de notre existence : de la poussière à la vie. Nous sommes poussière, terre, argile, mais si nous nous laissons modeler par les mains de Dieu nous devenons une merveille. Et cependant, souvent, surtout dans les difficultés et dans la solitude, nous ne voyons que notre poussière ! Mais le Seigneur nous encourage : le peu que nous sommes a une valeur infinie à ses yeux. Courage, nous sommes nés pour être aimés, nous sommes nés pour être enfants de Dieu.

Chers frères et sœurs, au début du Carême rendons-nous compte de cela. Parce que le Carême n'est pas un temps pour verser sur les gens un moralisme inutile, mais pour reconnaître que nos pauvres cendres sont aimées de Dieu. Il est un temps de grâce, pour accueillir le regard d'amour de Dieu sur nous et, regardés de la sorte, changer de vie. Nous sommes au monde pour marcher de la cendre à la vie. Alors, ne réduisons pas l'espérance en poussière, n'incinérons pas le rêve que Dieu a sur nous. Ne cédons pas à la résignation. Et toi tu dis "Comment puis-je avoir confiance ? Le monde va mal, la peur se répand, il y a beaucoup de méchanceté et la société se déchristianise…" Mais tu ne crois pas que Dieu peut transformer notre poussière en gloire ?

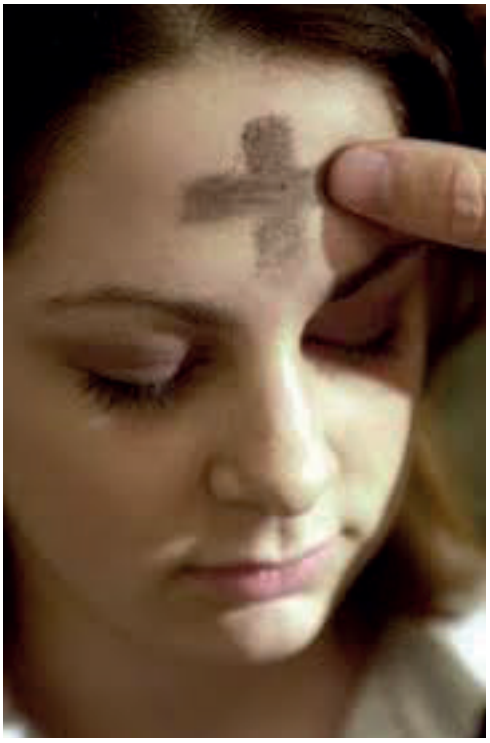
La cendre que nous recevons sur la tête ébranle les pensées que nous avons. Elle nous rappelle que, enfants de Dieu, nous ne pouvons pas vivre pour suivre la poussière qui disparaît. Une question peut descendre de la tête vers cœur : "Moi, qu'est-ce qui me fait vivre ? " Si je vis pour les choses du monde qui passent, je retourne à la poussière, je renie ce que Dieu a fait en moi. Si je vis seulement pour rapporter à la maison un peu d'argent et me divertir, pour chercher un peu de prestige, faire un peu carrière, je vis de poussière. Si je juge mal la vie seulement parce que je ne suis pas pris suffisamment en considération ou que je ne reçois pas des autres ce que je crois mériter, je reste encore à regarder la poussière.

Nous ne sommes pas au monde pour cela. Nous valons beaucoup plus, nous vivons pour beaucoup plus : pour réaliser le rêve de Dieu, pour aimer. Les cendres sont mises sur notre tête pour que le feu de l'amour s'allume

dans nos cœurs. Car nous sommes citoyens du ciel et l'amour envers Dieu et le prochain est le passeport pour le ciel, c'est notre passeport. Les biens terrestres que nous possédons ne nous serviront pas, ils sont poussière qui disparaît, mais l'amour que nous donnons – en famille, au travail, dans l'Eglise, dans le monde – nous sauvera, il restera pour toujours.

Les cendres que nous recevons nous rappellent un second parcours, inverse, celui qui va de la vie à la poussière. Nous regardons tout autour et nous voyons des poussières de mort. Des vies réduites en cendres. Des décombres, des destructions, la guerre. Des vies de petits innocents non accueillis, des vies de pauvres rejetés, des vies de personnes âgées mises à l'écart. Nous continuons à nous détruire, à nous faire retourner en poussière. Et que de poussière il y a dans nos relations ! Regardons chez nous, dans les familles : que de disputes, que d'incapacités à désarmer les conflits, que de difficultés à s'excuser, à pardonner, à repartir, alors qu'avec tant de facilité nous réclamons nos espaces et nos droits. Il y a beaucoup de poussière qui salit l'amour et affaiblit la vie. Même dans l'Eglise, la maison de Dieu, nous avons laissé se déposer beaucoup de poussière, la poussière de la mondanité.

Et regardons-nous à l'intérieur, dans le cœur : que de fois nous étouffons le feu de Dieu avec la cendre de l'hypocrisie ! L'hypocrisie : c'est la saleté que Jésus, aujourd'hui dans l'Evangile, demande d'enlever. En effet, le Seigneur ne dit pas seulement d'accomplir des œuvres de charité, de prier, de jeûner, mais de faire tout cela sans feintes, sans duplicités, sans hypocrisie (cf. Mt 6, 2.5.16). Que de fois, en revanche, nous faisons quelque chose pour être approuvés, pour notre image, pour notre ego ! Que de fois nous nous proclamons chrétiens et dans le cœur nous cédons sans problème aux passions qui nous rendent esclaves ! Que de fois nous prêchons une chose et en faisons une autre ! Que de fois nous nous montrons bons au dehors et nourrissons des rancunes au - dedans ! Que de duplicités nous avons dans le cœur… c'est la poussière qui salit, les cendres qui étouffent le feu de l'amour.



Nous avons besoin de nettoyer la poussière qui se dépose sur le cœur. Comment faire ? L'appel pressant de saint Paul dans la seconde lecture nous aide : «Laissez-vous réconcilier avec Dieu !» Paul ne demande pas, il supplie : «Nous vous le demandons au nom du Christ, laissez- vous réconcilier avec Dieu» (2Co 5, 20). Nous aurions dit "Réconciliez-vous avez Dieu". Mais non, il utilise le passif : laissez-vous réconcilier. Parce que la sainteté n'est pas notre activité, elle est une grâce ! Parce que, seuls, nous ne sommes pas capables d'enlever la poussière qui salit notre cœur. Parce que seul Jésus, qui connaît et aime notre cœur, peut le guérir. Le Carême est le temps de la guérison.

Que faut-il donc faire ? Sur le chemin vers Pâques nous pouvons accomplir deux passages : le premier, de la poussière à la vie, de notre humanité fragile à l'humanité de Jésus qui nous guérit. Nous pouvons nous mettre devant le Crucifié, rester là, regarder et répéter : "Jésus, tu m'aimes, transforme-moi… Jésus, tu m'aimes, transforme-moi…" Et après avoir accueilli son amour, après avoir pleuré devant cet amour, le second passage, pour ne pas retomber de la vie à la poussière. Aller recevoir le pardon de Dieu, dans la confession, parce que là, le feu de l'amour de Dieu consume la cendre de notre péché. L'étreinte du Père dans la Confession nous renouvelle à l'intérieur, nous nettoie le cœur. Laissons-nous réconcilier pour vivre comme des enfants aimés, comme des pécheurs pardonnés, comme des malades guéris, comme des voyageurs accompagnés. Laissons-nous aimer pour aimer. Laissons-nous relever, pour marcher vers le but, Pâques. Nous aurons la joie de découvrir que Dieu nous ressuscite de nos cendres.

Librairie éditrice du Vatican

VIE DE L' EGLISE LOCALE

CÉLÉBRER POUR RENCONTRER : CENTENAIRE DE CHIARA LUBICH À ISTANBUL ET DANS LE MONDE

Le 7 Décembre 1943, Chiara Lubich éprouvait seulement les sentiments d'une belle jeune fille amoureuse de Dieu, à qui elle disait son OUI pour toujours. Cela lui suffisait.

Ce qu'elle aurait vu et vécu pendant les 88 années de sa vie, elle n'aurait pas pu l'imaginer : que des millions de personnes l'auraient suivie, l'appelant simplement "Chiara"… Elle ne pensait certainement pas qu'elle aurait fondé le Mouvement des Focolari, apprenant les voies du dialogue œcuménique, avec les grandes religions et avec des personnes sans convictions religieuses.

CHIARA LUBICH 1920 2020

Quelques mois plus tard, 500 personnes de tout état et de toute condition sociale qui partageaient l'idéal de l'unité ont rejoint le premier groupe de jeunes de Trente, une ville du nord de l'Italie. Bientôt, ce style de vie s'est répandu dans toute l'Italie ; en 1956, il a commencé à se diffuser en Europe, en 1958 en Amérique latine, en 1961 en Amérique du Nord. En 1963, ce fut le tour de l'Afrique, en 1966 de l'Asie, en 1967 de l'Australie.

La Turquie semblait avoir un rôle privilégié : Chiara est bien venue 13 fois dans notre cité d'Istanbul, dans un dialogue fraternel avec le Patriarche Athénagoras et ensuite avec Démétrios 1er. Pas une programmation de bureau, mais pour suivre la route que "Quelqu'un" traçait.

Elle-même écrivait : "La plume ne sait pas ce qu'elle devra écrire. Le pinceau ne sait pas ce qu'il devra peindre. Le scalpel ne sait pas ce qu'il devra couper. Ainsi, quand Dieu prend une de ses créatures en main, la personne ne sait pas ce qu'elle devra faire. Elle est un instrument."

L'année 2020 signe le centenaire de la naissance de cette figure charismatique qui, avec sa pensée dans les domaines spirituel, civil, économique et politique et son action en faveur de la fraternité et de la paix, a laissé un "héritage" diffusé dans le monde entier. Le Mouvement des Focolari en collaboration avec d'autres réalités, entités et institutions, entend "célébrer pour rencontrer." Non une personne, mais la lumière donnée par Dieu qui outrepasse les confins du Mouvement : des expositions, séminaires sur divers thèmes, rencontres entre personnes de foi variées ont lieu dans diverses parties du monde.

Istanbul a eu son premier moment de remerciement envers Dieu le 26 Janvier avec une célébration présidée par le Vicaire Apostolique d'Istanbul, Mgr Rubén; une dizaine de prêtres ont concélébré, y compris le Vicaire Patriarcal pour les Syriaques Catholiques, Mgr Orhan Çanlı. Le Patriarche Bartholomeos a envoyé son délégué, le Grand Archimandrite Père Vissarion qui a assisté à la célébration. Plusieurs personnes de la communauté chrétienne ainsi que quelques amis musulmans étaient présents.
Dans l'homélie, l'Evêque a dit entre autres : "Nous voulons rappeler le centenaire de la naissance d'une femme extraordinaire de notre temps : Chiara Lubich… Une femme qui hausse la voix au milieu d'une Eglise encore très cléricale qui devait peu écouter les laïcs et en particulier les femmes. Si Chiara Lubich a été une femme prophétique à l'aube du renouvellement de l'Église au vingtième siècle, maintenant c'est à son Mouvement des Focolari qu'il revient d'être également prophétique et je vous invite à continuer avec fidélité de témoigner de l'Evangile selon votre charisme."

Les temps forts du centenaire à Istanbul seront un événement œcuménique en Juin prochain et en automne la présentation du livre de Chiara Lubich "Chaque moment est un don", traduit en langue turque.

Photos de cet article : Focolari

Maria Guaita

CHRONIQUES D'İZMİR : LA NEUVAINE ET LA FÊTE DE SAINT POLYCARPE

Si chaque année, la fête de Saint Polycarpe, le 23 Février, voit se rassembler un grand nombre de chrétiens de la communauté latine catholique d'İzmir, la Neuvaine qui la précède revêt une importance toute particulière pour les participants. En effet, elle s'inscrit dans la longue tradition de la prière fidèle des chrétiens de la ville à pareille époque.

Plus qu'une simple prière en assemblée de croyants, elle veut être également l'occasion de faire retraite grâce à la prédication dispensée chaque soir et qui constitue comme le cœur de cette prière.

Cette année, le premier et le troisième jour de la Neuvaine ont été prêchés par le Père Marco Dondi, curé de la paroisse de Buca, le deuxième par le diacre Nicola Dinç et les autres par Don Julian Rumbold, prêtre du diocèse de Salerne.

Ce sont quelques phrases des prédications de ce dernier que nous partageons avec les lecteurs de «Présence», pensant qu'elles sont propres à soutenir le retour sur soi qu'est le temps du Carême.

«La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la vie de l'homme, c'est la manifestation de Dieu. Ici, si la manifestation de Dieu qui advient à travers la création donne la vie à tous les êtres qui vivent sur terre, bien plus la manifestation du Père par le moyen du Verbe donne la vie à ceux qui voient Dieu.» d'après Saint Irénée.

Les paroles et les commandements du Seigneur possèdent une force créative : les aimer et les garder signifie se laisser transformer par eux. De cette manière, l'homme acquiert comme une nouvelle nature, celle de fils de Dieu, qui lui permet chaque jour de commencer à vivre dans un rapport de dépendance amoureuse vis-à-vis du Père céleste. Le Père, en réponse, à travers l'initiative du Fils qui est sans cesse vivant et à l'œuvre dans sa communauté, comble l'homme d'un amour de prédilection qui le rend apte à être demeure habituelle de Sa présence.

Dans l'Ancien testament, la gloire de Yahweh indique son «poids», sa majesté, sa grande splendeur, qui se révèle à travers la création, à travers ses interventions dans l'Histoire, comme aussi à travers ses apparitions ou théophanies. Mais cette «gloire» n'est pas à confondre avec la gloire d'un pouvoir mondain. En Dieu, une telle splendeur coïncide avec la sublime sainteté, avec sa «face» lumineuse qui donne vie et salut aux hommes, avec la révélation de son Nom qui engage les hommes dans une intimité inouïe avec lui et les appelle à une mission.

«L'Esprit serait alors présent en nous pour nous conformer à la Parole de Dieu. En fait, comme second Adam, il a réalisé la parfaite ressemblance avec Dieu que le premier Adam avait perdue ... C'est par cette ressemblance que nous devons atteindre l'incorruptibilité. Le Saint-Esprit y dispose; il en est aussi le gage, le sceau et, à ce titre, le principe d'espérance semé dans notre corps » citant Mgr Luigi Padovese.

Texte et photos : ***Marie-FrançoiseDesrues***

OECUMENISME ET DIALOGUE INTER RELIGIEUX

DOCUMENT D'ABOU DHABI : IL FAUT CONTINUER LA RÉFLEXION, PLAIDE LE P. VINCENT FEROLDI

Interview publiée par la Conférence des évêques de France

Le 8e Centenaire de la rencontre entre Saint-François et le Sultan d'Égypte a marqué les relations islamo-chrétiennes en 2019. Quelle portée cet événement a-t-il eu dans le monde entier ?

Ce 8e Centenaire a amené le Service national pour les relations avec les musulmans (SNRM) à promouvoir – avec toute la famille franciscaine – le thème de la rencontre entre chrétiens et musulmans. Il s'agissait de voir si cette rencontre qui avait eu lieu en 1219 perdurerait et prendrait de nouvelles formes. Nous nous sommes réjouis de voir que le Pape avait également mis ce Centenaire dans ses priorités. Ainsi son voyage apostolique à Abu Dhabi (Émirats Arabes Unis) a eu lieu en février 2019. Au terme de cette rencontre, le Pape et le grand imam d'Al-Azhar ont donné aux participants, à leurs communautés respectives et au monde entier un *Document sur la fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune.* Il s'adresse à tous ceux qui ont des responsabilités au plan religieux, politique, culturel ou éducatif. Tout au long de l'année, le Pape François nous a invités à lire ce texte, à le travailler, voire à le prolonger et à le développer.

Ce voyage apostolique s'inscrivait dans une dynamique initiée par le Pape François. Les 28 et 29 avril 2017, il a participé – au Caire – à la *Conférence internationale pour la paix.* Il répondait à l'invitation du cheikh Ahmed Mohamed el-Tayeb, imam de la mosquée al-Azhar et du Conseil des sages musulmans. La visite du Pape François à d'Abu d'Abi s'inscrit donc dans ce prolongement. Il est essentiel dans le monde d'aujourd'hui de bâtir ensemble une fraternité humaine. Croyants de toutes religions et responsables, nous sommes redevables devant le Seigneur et devant les hommes si nous n'agissons pas ensemble pour bâtir une fraternité et si nous ne prônons pas des valeurs comme la justice ou la solidarité.

Comment ce 8e Centenaire de la rencontre a-t-il eu des répercussions sur les actions de votre service et dans les diocèses ? Il s'est inscrit au cœur des préoccupations pastorales avec, en point d'orgue, une Journée de célébration à la cathédrale de Créteil, le 27 octobre. Celle-ci a permis à l'Église de France et à la famille franciscaine, de se retrouver pour rendre grâce à Dieu et aussi pour rappeler que le dialogue islamo-chrétien était toujours d'actualité. Dans la revue En dialogue, il nous a semblé important – par exemple – de retranscrire le Document de la Fraternité et de l'agrémenter d'un kit pédagogique. Nous publierons également les textes, rédigés dans la dynamique du Document sur la Fraternité par des musulmans ou par des groupes islamo-chrétiens.

Notre service s'est également impliqué dans des colloques à Paris et Marseille pour commémorer la rencontre de 1219 et dire comment se vit aujourd'hui dialogue et rencontre. Il y eut aussi le voyage d'études en Égypte, fin novembre. Il a permis de rencontrer les chrétiens coptes, découvrir les acteurs du dialogue islamo-chrétien et nous rendre à Damiette même pour la commémoration.

Quelles priorités pour l'année 2020 ?

Nous devons continuer à réfléchir sur le *Document de la fraternité humaine* et sur les fruits de ce texte. Force est de constater que ce document est aujourd'hui travaillé par des groupes musulmans ou islamo-chrétiens. Nous avons ainsi valorisé sur notre site La *Charte de la Mecque* (mai 2019) signée par 1200 savants et ulémas musulmans ou le *Memorandum d'entente et d'amitié* (septembre 2019) signé par des représentants juifs, chrétiens et musulmans. De plus, nous avons aussi initié un travail de réflexion théologique entre chrétiens et musulmans. Ainsi, nous publions au printemps 2020 un texte rédigé par le frère dominicain Adrien Candiard et Omero Marongiu-Perria : «La vérité à l'épreuve du dialogue entre chrétiens et musulmans». Ce groupe de travail poursuit son action autour d'une deuxième thématique : «Les mots pour dire Dieu».

Père Vincent Feroldi, Directeur du service National pour les relations avec les Musulmans en France

Transmis par Anne Kurian – Zénit

TEMOIGNAGE DE DEUX EVÊQUES PARTICIPANT A LA CONFERENCE DE BARI

1. Monseigneur Rubén Tierrablanca Gonzalez, Vicaire épiscopal d'Istanbul Excellence, en Turquie, quelle situation l'Église est-elle en train de vivre en cette période historique ?

R. Elle vit une situation difficile. Ce n'est pas un secret que nous n'avons pas de reconnaissance légale. Et cela nous cause beaucoup de difficultés et de limites. Mais on ne peut pas pleurer sur les limites : il faut les affronter et les surmonter. L'Église catholique, minorité religieuse dans le pays, est et sera toujours. Parce que nous sommes dans le berceau de l'Eglise primitive. L' origine de l'Église, c'est notre territoire. Istanbul et la partie occidentale de la Turquie, nous pouvons les définir comme la «terre des conciles» : de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse, de Chalcédoine. Tout cela pour nous, c'est un défi à vivre notre foi, à donner un témoignage de l'Evangile.

Y-a-t-il des signes d'espérance ?

R. Oui, il y en a. Par exemple, le fait de pouvoir créer une Eglise multiculturelle, multilingue, c'est le signe de l'unité de l'Église elle-même. D'autre part, la Turquie, d'un point de vue social et politique, est en constant mouvement, en fort changement. Cela nous donne de l'espérance pour un meilleur futur. L'Église en Turquie construit l'espérance, plutôt : elle est école d'espérance.

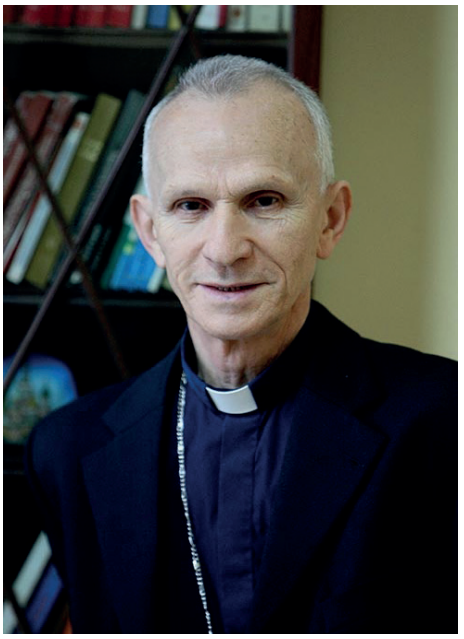
Sur la Turquie aussi s'est abattue la question douloureuse des migrants. Et les hommes et femmes de foi du pays n'ont pas reculé, aidant et soutenant…

R. Certainement. La Turquie est aux portes de l'Europe et est ouverte à l'accueil et à la collaboration. Et l'Église ne recule pas non plus. La Caritas et aussi d'autres associations sont impliquées non seulement sur le plan économique mais aussi en collaborant entre elles et l'Église. Notre devoir consiste à accompagner les personnes et cela, nous le faisons autant que nous le pouvons.

Propos recueillis par Frederico Piana – Vatican News

2. Monseigneur Paul Desfarges, archevêque d'Alger

J'ai été heureux de découvrir combien tous nos pays du pourtour de la Méditerranée sont marqués par ce qui a été appelé ce matin une théologie de la Méditerranée, une culture de la Méditerranée. C'est peut-être le soleil qui fait ça: nos pays sont dans le soleil au bord de la mer… ce qui a été noté, c'est que nous sommes tous marqués par une théologie où la rencontre, l'hospitalité, la religion populaire, l'émotion, la sentimentalité ont leur place, et moi bien sûr, je me retrouvais bien dans notre Église où la rencontre de l'autre, où l'autre fait partie de notre vie, de notre identité. J'étais content de sentir que c'est quelque chose qui se partage sur tout le pourtour méditerranéen. La Méditerranée a été depuis longtemps un lieu de rencontres, d'échanges, de partage, et les pays de la Méditerranée ne pouvaient pas s'isoler les uns les autres, ils étaient tous appelés à vivre ensemble. Chacun garde sa différence, mais en même temps dans la rencontre, c'est ce qui a été dit ce matin, dans les petits groupes… Peut-être que la Méditerranée est un lieu où a surgi cette théologie de l'universalité qui est le cœur de l'Évangile. C'est pour tout homme : tout homme est vraiment frère de tout homme, tout homme est de la même pâte humaine que tous les autres. Donc j'étais heureux de noter que finalement, nous, notre petite Église, apparemment très minoritaire et un peu spéciale dans sa composition - plutôt étrangère même s'ils y a quelques frères et sœurs algériens-chrétiens -, faisait vraiment partie de cet ensemble et que nous avions quelque chose à dire. L'autre, on ne peut pas vivre sans lui, et vivre avec lui, ça fait du bien, ça ouvre, ça enrichit.



Peut-être que c'est tout cela qui peut nous aider à perdre nos peurs.
Jésus nous a dit : «n'ayez pas peur !», l'Évangile nous dit «*n'ayez pas peur!*» et nous, Église du pourtour méditerranéen, nous avons envie de dire à nos fidèles et à nos peuples «n'ayons pas peur des autres». On ne peut que s'enrichir avec eux.

Je rebondis sur ce que vous avez dit sur Bari: on sent que le monde est un peu fracturé entre l'Europe, le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord, qui ont des langages différents, qui n'ont pas les mêmes codes culturels, et vous parliez justement de la peur. Cette rencontre entre des évêques du Sud de l'Europe, du Nord de l'Afrique, du Moyen-Orient… c'est aussi une occasion de cicatriser, de retisser des liens qui ont pu être blessés par l'Histoire ?

Oui je crois. Ça fait aussi partie de notre vie en Algérie de travailler à la réconciliation des mémoires. L'évocation de nos frères et sœurs béatifiés participe à cette réconciliation de la mémoire, à cette guérison des blessures, parce que justement nos frères et sœurs sont morts martyrs, plus du martyre de l'amour que de la haine de la Foi; [eux qui sont] vraiment des martyrs de l'amour, du grand Amour, ont pu être associés au martyre d'autres musulmans et musulmanes, qui eux aussi ont donné leur vie par amour de leurs frères, de Dieu, par leur foi en Dieu, par amour de leur peuple, de leur pays, et qui ont perdu leur vie en fidélité à leur Dieu, à leur foi et à leur pays. Il me parait très important de pouvoir sentir que dans nos pays du Nord et du Sud de l'Afrique et de l'Europe, nous avons quelque chose à vivre ensemble. Ce qui nous unit et nous met en communion, ce qui peut guérir, on en a parlé aussi ce matin entre évêques de la Méditerranée, c'est le pardon. La grâce de l'Évangile, c'est l'Évangile de la grâce, du pardon, justement. On peut se réconcilier: ne restons pas figés dans nos blessures anciennes. Il faut en parler, il faut reconnaître le mal, le malheur, en le disant.

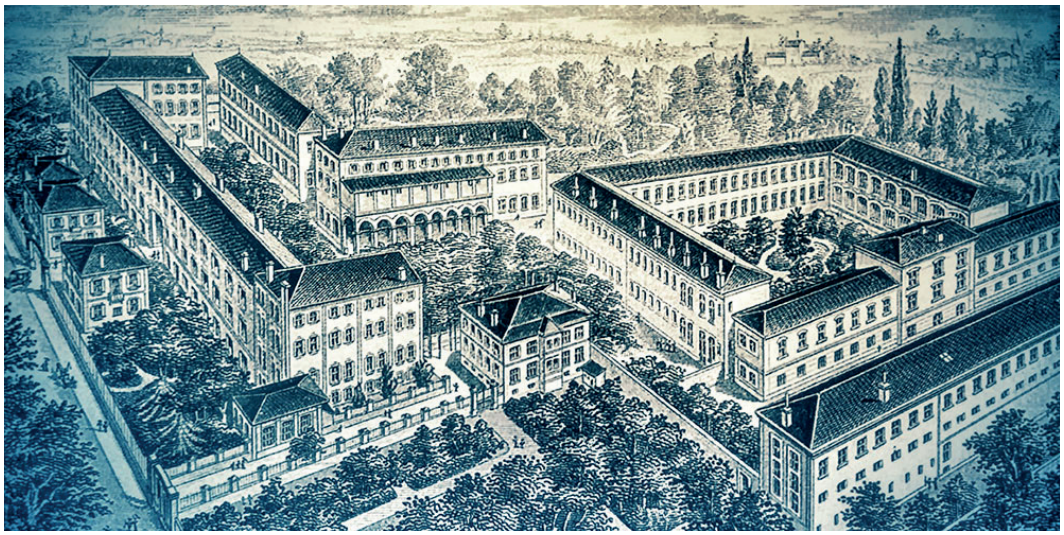
On peut prendre le chemin de la réconciliation parce qu'encore une fois, on a besoin les uns des autres. On ne peut plus s'enfermer ! On voudrait s'enfermer, mais on ne peut pas. Alors acceptons au contraire de nous ouvrir les uns aux autres.

Propos recueillis par Cyprien Viet – Vatican News

PERSONNES, LIEUX ET ÉVÉNEMENTS

SUR LES TRACES DE SAINT VINCENT DE PAUL
EUGÈNE BORÉ (1809 – 1878) (2)

Revenu à Constantinople, il est chargé de la direction du collège de Bebek. Cependant, le Père Etienne le nomme rapidement Visiteur de la Province de Constantinople et directeur des Filles de la Charité. Eugène Boré se donne avec zèle à ses nouvelles fonctions. Tout en gardant la direction du collège de Bebek, il visite chaque année les maisons dont il a la responsabilité : Smyrne, Santorin, Naxie, Salonique, Monastir. Son dévouement va trouver de quoi s'exercer avec la guerre de Crimée qui se déroule de 1854 à 1856. En effet, la Russie de Nicolas 1er veut exiger de la Turquie le droit de protéger l'ensemble des sujets turcs pratiquant la religion orthodoxe, ce qui serait une façon détournée de s'immiscer dans les affaires de la Turquie. Celle-ci fait appel à l'Angleterre et à la France pour repousser les armées russes qui ont traversé le Danube. Les pertes sont énormes à cause de l'âpreté des combats mais encore plus à cause des différentes maladies, en particulier du choléra. Le Père Boré, aidé par ses confrères et avec près de 300 Filles de la Charité venues de France, se dévoue sans réserve. Du Piémont, le **Père Marc-Antoine Durando** (béatifié en 2002) le soutient en lui envoyant 25 Sœurs. A cause du typhus ou du choléra, 5 missionnaires y trouveront la mort ainsi que 30 Sœurs. Pour remercier les Filles de la Charité de leur dévouement, le sultan Abdul-Hamid leur offrira un grand terrain au nord de Constantinople où les Sœurs bâtiront l'Hôpital de La Paix toujours en exercice.



Hôpital de la Paix – Photo d'archives

Eugène Boré n'oublie pas pour autant ses activités missionnaires. Après avoir soutenu les Arméniens catholiques, il s'intéresse de plus en plus au mouvement bulgare qui se fait sentir en Macédoine. A Bebek, il accueille, en particulier, un Bulgare, **Dragan Zankoff,** en révolte contre les évêques grecs qui ne prennent pas en compte les aspirations nationales bulgares. Grâce à l'imprimerie de Saint-Benoît, il fait paraître en 1858, le premier journal catholique en langue bulgare «**Bulgaria**». Malgré son existence éphémère, il a le temps de faire connaître un peu mieux la foi catholique. Un peu plus tard, le mouvement national bulgare prend de l'ampleur au point qu'une délégation de bulgares demande à Mgr Brunoni, délégué apostolique à Constantinople, d'être rattaché à Rome afin d'échapper à la mainmise des

évêques grecs. Le Pape Pie IX est tout heureux d'accueillir cette demande. Le 8 avril 1861 il consacre à Rome **Jocif Sokolski,** le premier archevêque des Bulgares Unis. Il est intéressant de noter en passant que le dernier archimandrite de cette communauté à Istanbul fut un lazariste, le **Père Dimitri Bogadinof.** Le Père Boré regretta de ne pas pouvoir établir à Constantinople un séminaire bulgare, il réussit cependant à en fonder un à Zeintenlik, dans la banlieue de Thessalonique. Le Père Boré aime résider à Bebek dont il apprécie l'air pur et frais, loin de la pollution du quartier de Galata, provoquée par ses activités portuaires. Ce n'est pas par hasard si Galata a donné son nom au mot français «galetas» pour désigner un logement misérable. Plein de zèle, il est souvent absent de Constantinople, ce qui ne facilite pas l'administration de la Province dont il a la charge. Le Supérieur général, le Père Etienne, lui en fait la remarque dans sa lettre du 13 octobre 1863 : «*On vous aime, on vous estime, on vous respecte comme missionnaire, on vous entoure des mêmes sentiments comme supérieur de maison, mais les dispositions ne sont plus les mêmes quand on vous considère comme administrateur de la Province. Là vous n'êtes plus aussi paternel ni aussi cordial, vous paraissez tenir à vos idées, à vouloir les imposer de sorte que, pour le bien de la paix, on se tait et on n'ose vous faire aucune observation. On subit votre autorité, mais on ne l'aime pas.*» Malgré cette mise en garde, les difficultés continuent. Le Père Etienne, en septembre 1866, se résout à lui demander de quitter la Turquie et de venir à Paris où il va bientôt le nommer secrétaire général. C'est pour le Père Boré un véritable choc. Il allait avoir 57 ans et il avait passé 30 années dans ces lieux qui lui tenaient tant à cœur. Toutefois, sans bien comprendre les raisons de cette décision, il obéit sans discuter.

Les activités de sa nouvelle charge vont l'aider à surmonter la brutalité de ce changement. Il se fait un devoir de répondre rapidement à toutes les lettres qu'il reçoit. Il est chargé de préparer l'Assemblée Générale de 1867 et de prendre en main la rédaction des Annales de la Mission, revue commencée en 1834. Son attrait pour la vie missionnaire ne se dément pas. Les séances du grand Conseil relève à cinq reprises son absence à cause des retraites qu'il prêche. Il apprécie son ministère auprès des Filles de la Charité, en particulier à la maison d'Arcueil-Cachan où il avait été appelé une première fois pour catéchiser une petite fille qui ne connaissait que le turc. C'est, d'ailleurs, dans cette maison qu'il va se réfugier à l'approche des Prussiens, au cours de la guerre de 1870, tandis que le Supérieur général rejoignait la Belgique laissant quelques confrères à la Maison-Mère qui abrite une ambulance de blessés. Il écrit le 10 octobre 1870 : «*Je suis dans la maison de nos sœurs de Cachan-Arcueil, à quelques cents mètres des grand'gardes de l'ennemi, et assourdi, le jour et la nuit, par le bruit du canon et de la fusillade.*» Il s'occupe activement des soldats malades ou blessés qui se trouvent dans la maison et rassure par son calme et ses bonnes paroles les sœurs et les personnes âgées dont elles s'occupent.

La fin de la guerre ne marque pas l'arrêt des hostilités. La Commune contrôle la banlieue de Paris et les prêtres sont menacés. On lui conseille de rejoindre Versailles, ce qu'il fait le 8 avril 1871, échappant ainsi au sort des 14 Dominicains d'Arcueil qui furent massacrés. D'autre part, d'ailleurs, l'âge se fait sentir. Il notait en 1872 qu'il était éprouvé par des infirmités. Au moment où le Père Etienne est au plus mal, il est atteint lui aussi par la maladie. Il s'en explique ainsi le 20 octobre 1874 : «*Les souffrances du très-honoré Père continuèrent d'augmenter, et moi-même je tombai gravement malade, le 6 janvier, dans la maison de nos sœurs*

de Cachan-Arcueil. Cette maladie dura deux mois, et je crus bien qu'elle devait être la dernière, jusqu'au jour qui fut, au commencement de février, le dernier d'une neuvaine de communion faite par moi au Sacré-Cœur de Jésus. En effet la fièvre me quitta définitivement ce jour-là.» Il revient alors à Paris pour assister aux derniers jours du Père Etienne.

L'Assemblée générale qui s'en suit est imposante. Elle réunit 85 membres et, pour la première fois, toutes les missions y sont représentées, aussi bien celle de Chine que celle d'Abyssinie ou de Perse. Le Père Boré, choisi comme secrétaire de l'assemblée, a la surprise de se voir élu 15ème supérieur général de la Congrégation de la Mission. C'est le 11 novembre 1874. Le soir même de ce jour, le nouveau successeur de saint Vincent accueille dans la chapelle de la Maison-Mère la dépouille de son prédécesseur, le Père Etienne, afin d'y être inhumé avec la permission particulière de Mac-Mahon, alors président de la République.

De suite, le nouveau Supérieur général définit sa ligne de conduite. Dans sa lettre du 1er janvier 1875, il insiste en écrivant :

«*Qu'on me pardonne l'insistance mise à recommander la conservation de l'esprit traditionnel parmi nous, lequel n'est en un sens que l'uniformité prescrite par notre saint Fondateur et survivante dans nos règles, malgré tous les obstacles du temps et de l'espace, et devant tout ordonner, par conséquent, non seulement la manière de vivre et de nous vêtir, mais aussi de diriger, d'enseigner, de prêcher et d'administrer*».

Le 95 rue de Sèvres, à Paris, où réside le Supérieur général et qui comptait à l'époque 260 confrères, est ainsi présenté comme la référence de toute communauté lazariste. Le souvenir en est conservé puisque cette maison est toujours appelée la Maison-Mère ou Saint-Lazare.

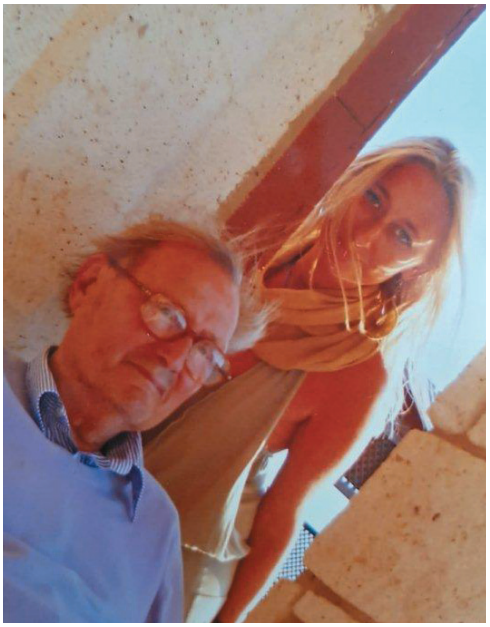
Le Père Boré ne reste pas inactif. Sa première démarche est de rendre visite au Pape Pie IX qui avait, d'ailleurs, souhaité son élection. Il en profite pour visiter les différentes communautés d'Italie et de Sicile qui continuent leur apostolat malgré les multiples spoliations dont elles ont été victimes. Peu après, il fait connaître que des confrères sont appelés à animer le grand séminaire de Lille et son nouvel Institut catholique, de même que le pèlerinage de Notre-Dame de Prime-Combe est confié à la Congrégation. Dans le même temps, par fidélité à Saint Vincent, il accepte le séminaire de Troyes. Il encourage les confrères à faire le pèlerinage à Montmartre où se construit la basilique du Sacré-Cœur en rappelant que saint Vincent avait tenu de s'y rendre pour célébrer les premiers martyrs de Paris.

Sa plus grande joie est de célébrer ce que l'on croyait être le troisième centenaire de la naissance de saint Vincent de Paul. Le 24 avril 1876, il en préside les solennités au Berceau en rappelant que le Père Etienne avait consacré la chapelle le 24 avril 1864 et souhaitait y rassembler un ensemble des œuvres qui rappellent celles de saint Vincent. Il se rend avec plaisir en Afrique du Nord pour y visiter les trois grands séminaires d'Alger, d'Oran et de Constantine. Sa connaissance de l'arabe fait grande impression. Il est heureux de rencontrer l'archevêque d'Alger, **Mgr Lavigerie**. En effet, il ne peut oublier qu'il a été, en 1856, à la suite de la guerre de Crimée, le premier directeur de l'Œuvre des écoles d'Orient qui a pour but de soutenir les écoles chrétiennes de l'Empire ottoman et qu'en 1860 il a porté secours aux chrétiens du Liban dont une partie fut massacrée par les Druzes.

Un peu plus tard, il fait le tour de l'Europe centrale pour visiter en particulier les communautés de Belgique, de Pologne et d'Autriche. A son retour il ressent une énorme fatigue. Il ne peut se remettre de la congestion pulmonaire qui l'accable et il décède le 3 mai 1878. Le cardinal Guilbert, à la suite de la visite qu'il lui rend quelques heures avant sa mort, déclare : «**Voilà comment meurent les saints.**»

Yves DANJOU c.m. - transmis par Com. Fortunato Maresia

L'ENVIRONNEMENT SACRAL CHEZ LES CHRETIENS LATINS D'ORIENT DANS L'ISLAM ACTUEL (2)



D'où l'importance de la croix qui est comme une garantie contre tout malheur chaque fois qu'on en entend parler (qu'il s'agisse d'une maladie, d'un accident, d'un événement triste ou regrettable); la croix dont on se signe – presque avec ostentation («kane to stavro sou» dira-t-on en grec si votre interlocuteur ne s'est pas signé en même temps que vous - et qu'on fait avec la main droite sur la viande ou la pâte à gâteau avant de l'envoyer au four).

Le sens du péché est vivant; il est présent à chaque instant de la vie, même s'il s'accompagne de la plus compréhensible des condescendances, *Spiritus quidem fortis est*, caro autem infirma. N'est-ce pas le rappel de l'Evangile ? N'est-ce pas mieux, après tout, d'admettre le péché en le rachetant par la constatation de la faiblesse de la chair, plutôt que de l'ignorer et même de prétendre le détruire ? Enseignement partagé par l'Islam dont une fille, entrée par hasard dans une maison latine et frappée par la galanterie du fils de la maison (à peine rentré de la messe et ayant encore son paroissien sous le bras) s'exclame en turc : «*Kitabı bırak, sonra günaha gir* ! Laisse d'abord le livre et après entre dans le péché..» La sacralité ne s'exprime pas toujours d'une manière concrète. Elle peut consister tout aussi bien en un «*dicere*» qu'en un «*non dicere*» ; elle peut être un «*facere*» comme un «*non facere*» : elle peut sous-entendre un «licet» ou un «*non licet*». En d'autres mots, certaines choses se disent ou se font ; certaines autres ne se disent ni se font. La sacralité dépasse-t-elle le rationnel ? Ou bien a-t-elle un rationnel qui lui est propre ? Le merveilleux respect du fils pour le père - ce fils qui se tait ou qui, quel que soit son âge, s'interdit de fumer devant le père - n'est- ce pas une manifestation sacrale ?
La prière commune autour d'une table, avant ou après un repas, la bénédiction des mets par le pater familias, n'est-ce pas, aussi, une présence sacrale ?

Il y a mille autres détails qu'il serait utile de signaler pour mieux cerner la sacralité constante des actes de la vie, du pain qu'il ne faut jamais jeter (le pain reste un aliment sacré par excellence) et qu'il faut ramasser en le baisant si le malheur a voulu qu'il soit tombé par terre, au respect de son propre nom (sans doute un nom que Dieu lui-même nous a destiné) et qu'il ne faut jamais jeter au panier sans l'avoir d'abord déchiré, s'il arrive qu'il soit écrit (comme cela arrive si souvent de nos jours) sur une enveloppe ou sur un pli postal...

De même, s'il arrive que, sortis de la maison, des morceaux de bois ou de paille s'entrecroisent par hasard sur les routes de campagne en évoquant l'image de la Croix, on se baisse pour les disjoindre afin d'éviter qu'un pied sacrilège ne profane le symbole essentiel de la Foi.

Le commerce, les ventes et achats seraient-ils à l'abri du sacral ? Plus que partout ailleurs, peut-être, l'Islam semble avoir conditionné cet aspect de la vie. L'idée du «haram» (l'interdit sacral») et du «helal» (l'agréable à Dieu») y sont intimement liées, même si – comme chez les Latins d'Orient - on a adopté, dans la vie courante, la langue grecque moderne. La notion sacrale islamique du «haram olsun» (en turc, littéralement : «que cela (te) soit haram» (ou «helal»), c'est–à-dire «Puisse (ce que je t'ai donné) se transformer en un bien sacré (ou en un mal) pour toi») et du «helal olsun» est transposée en grec moderne d'Anatolie (et peut-être même de la Grèce moderne) sous les formes de «charami tou nane» ou de «chalali tou nane» pour exprimer respectivement la malédiction contre quelqu'un qui a vendu une mauvaise marchandise ou la bénédiction au profit de quelqu'un qui a, peut-être, fait payer cher, mais dont la marchandise valait et même dépassait le prix payé.

Le sens du sacral fait qu'on n'est jamais seul. Il libère de la solitude qu'on ne connaît pas, contrairement à un monde où, malgré la multiplication de ce qu'on appelle les «média audiovisuels» et les possibilités théoriques accrues d'inter-communication physique, la solitude la plus noire, la plus désespérante, semble être devenue la règle. Même si on est seul, on vit toujours avec quelqu'un, qu'il s'agisse du souvenir, de l'image, de l'enseignement : un souvenir qu'on bénit, une image qui est toujours présente - en couleurs, en mouvement, comme dans un film, devant les yeux, un enseignement qui dicte une norme à suivre dans chaque manifestation de la vie.

C'est vrai qu'il subsiste des craintes, qui sont inexplicables à la raison, mais que le cœur ou l'instinct connaissent ou dont ils sentent l'influence. Elles imposent la règle du non dicere et le grec moderne invitera à la prudence celui

dont il semble qu'il ne peut pécher par des écarts éventuels de langage : «Mi pis meghalo logho», littéralement «ne dis pas un grand mot», plus exactement «Reconnais avec humilité ta nullité et ne te prononce pas sur une question importante avec un jugement qui pourrait se retourner contre toi»...

Mais on parle de ceux qui ont disparu comme s'ils étaient toujours là. Avec leurs qualités et leurs défauts; leurs traits physiques ou moraux dont certains membres vivants de la famille ont hérité. On le voit à la beauté ou à la laideur du visage, à la grandeur ou à la petitesse de la taille, à la forme du nez, des doigts, du dos ou des jambes, à l'analogie de certaines souffrances, de certains goûts et même de certaines attitudes face aux choix alimentaires ou vestimentaires ou dans la qualification élogieuse, méprisante ou indifférente des fonctions vitales de l'organisme humain. Le sacral donne des résonances étranges à chaque geste, à chaque événement et même à chaque parole de la vie humaine. Il a un effet amplificateur comme une voix dont les échos rebondissent interminablement.

Les vraies proportions de la vie seraient-elles finalement faussées par ces échos du sacral ? Ou bien l'absence du sacral est-il à l'origine de la banalisation des phénomènes pourtant éternellement troublants tels que celui de la disparition, de la destruction de la vie, donc de la mort ?

Malgré l'espoir de la résurrection, malgré la foi inébranlable dans cette vérité des ancêtres et rappelée par l'enseignement inaltéré de la religion (dans un monde où religion, nation et civilisation se confondent inextricablement), le sens du sacral fait que la mort reste, suivant l'expression biblique «une heure triste et amère» (hora tristis et amara valde) et que l'on parle d'elle, en grec, non pas comme de «sorella morte» (suivant l'exemple de Saint-François), une fois de plus, de l'heure «noire» de la mort (i mavri ora tou thanatou)...

Et si quelqu'un rentre au pays, après une longue période d'exil, et y meurt (quel que soit son âge), c'est parce que la terre (natale) «l'attirait » (to ne travouse i ghi). Comme si la terre ajoutait à l'âme des ancêtres, et à la présence capillaire de Dieu, son âme propre.

Au fond, le sacral est inséparable de la vie. Le sacral est comme une atmosphère qui enveloppe et dans laquelle on baigne entièrement presque sans s'en rendre compte ou, si on s'en rend compte, qu'on considère comme un air vivifiant oxygénant l'existence. L'inchallah arabe se transforme, avec la même fréquence et suivant les mêmes règles grammaticales ou syntaxiques qu'en cette langue, dans le «si Dieu veut» français, le «se Dio vuole» italien, le «si Dios quiere» du judéo-espagnol, «l'an theli o Theos» du grec moderne, et on pourra même entendre, à la télévision, un ambassadeur de Grèce, chargé des négociations d'adhésion de son pays avec la Communauté européenne, répondre aux journalistes désireux de s'enquérir sur l'avenir de ces négociations, «Echi o Theos», équivalent grec moderne de l'expression «Allah büyük !», «Dieu est grand !»... N'est-ce pas contradictoire de voir, apparemment, dépérir cette «grandeur» de Dieu au fur et à mesure que l'homme atteint la «grandeur» technologique et se veut majeur par rapport à une époque (révolue ?) où Dieu seul pouvait assurer – dit-on - la guérison dans la maladie, la richesse dans la pauvreté, la force dans la faiblesse, la joie dans la tristesse, le bonheur dans le malheur ? Mais, (n'en déplaise à Nietzsche), Dieu et le sacral auront raison d'avoir disparu, seulement le jour où l'homme, dans son ambition ou dans le summum de l'abjection du péché, aura cru avoir détruit la mort.

Photo : Letizia Missir de Lusignan – 2006 : Rencontre de M. Missir de Lusignan avec le Patriarche Bartholomée au Patriarcat

Livio Missir de Lusignan

l'Environnement sacral chez les Latins d'Orient dans l'Islam actuel. (article issu de Vie Latine de *l'Empire Ottoman* (Les Latins d'Orient) (Les Editions ISIS, Istanbul, 2004).

Photo : Nino Puglisi

PRESENCE NO. 333

Aylık Kültür ve Haber Dergisi
Eglise catholique en Turquie
Yaygın Süreli Yayın
Yıl: 35 Sayı: 03
Imtiyaz Sahibi: Erol FERAH
Sorumlu Müdür: Fuat ÇÖLLÜ

Yönetim Yeri, Imtiyaz Sahibi ve Sorumlu Müdür Adresi:
Inönü Mah. Papa Roncalli Sk.
(Ölçek Sk) No: 82
Harbiye-Şişli / ISTANBUL
TEL: 0212 248 09 10
E-mail: cetpresse@yahoo.com

Basıldıgı Tarih: 06.03.2020
Grafik Tasarım Baskı:
SAK OFSET Reklamcılık, Yayıncılık
Matbaacılık San. ve TIc. Ltd.Şti.
Adres: Oto Sanayi Sitesi Yeni Çamlık Cad.
Mutlu Duran I Hanı
No: 15/1 4. Levent – ISTANBUL
Tel: 0212 283 78 30
Faks: 0212 283 91 34

Pour toute contribution volontaire:
Les lecteurs de Turquie peuvent verser leur contribution directement au curé de leur paroisse.

Photos transmises par Mgr Rubén

CALENDRIER LITURGIQUE

MARS 2020

01	**D**	**1er DIMANCHE DE CARÊME** Ste Agnès Cao Kuiying, veuve, martyre - Xinlinxian (Chine) (1856)
02	L	St Troade, martyr de Néocésarée (*Niksar*) (251)
03	M	Sts Cleonicus, Eutrope et Basiliscus*, mart. - Amasée (*Amasya*) (début IV° siècle)
04	Me	St Casimir, fils du roi de Pologne, mort à 25 ans - Vilnius (Lith.) (1484) (mém. fac) Sts Photius, Archelaus, Quirinus et 17 comp. mart. Nicomédie (*Izmit*) (III°/IV° s.)
05	J	St Conon, jardinier, martyr - Pamphylie (région de Perge) (c. 250) St Phocas, jardinier, martyr - Sinope (*Sinop*), prov. du Pont (*Mer Noire*) (IV° s.)
06	V	Sts Victorin, Victor*, Claudien* et son épouse Bassa*, martyrs - Nicomédie (*Izmit*) St Evagre, évêque de Constantinople, mort en exil (c 378) 42 officiers captifs à Amorion (*près Emirdağ*), martyrs en rég. de l'Euphrate (848)
07	S	Stes Félicité et Perpétue, martyres - Carthage (203) St Paul, évêque de Prusas (*Bursa*), confesseur (826)
08	**D**	**2e DIMANCHE DE CARÊME**
		St Jean de Dieu, religieux, fond. de l'hôpital de Grenade (1550) (mém. fac.) St Théophylacte, évêque de Nicomédie (*Izmit*), confesseur mort en exil (c. 840)
09	L	Ste Françoise Romaine, veuve et oblate bénédictine - Rome (1440) (mém. fac.) Quarante soldats, martyrs à Sébaste (*Sivas*), sous l'empereur Licinius (c 320)
10	M	Ste Marie-Eugénie de Jésus, fondatrice des Religieuses de l'Assomption (1898) Sts Caius et Alexandre, martyrs - Apamée du Méandre, en Phrygie (c 165)
11	Me	St Pionius, prêtre, martyr - Smyrne (*Izmir*) (c 250)
12	J	Sts Mygdon, prêtre, Eugène, Maxime, Domna, Mardon, Pierre, Smaragde, Hilaire, martyrs - Nicomédie (*Izmit*) (303) Sts Pierre, Dorotheus et Gorgonius, cubiculaires au Palais, martyrs - Nicomédie (*Izmit*) (303) St Théophane le Chronographe, higoumène - Constantinople, Sigriana - Cyzique (+ 12 mars 818)
13	V	St Macedonius, prêtre, Patricia, son épouse, Modesta, sa fille, martyrs - Nicomédie (*Izmit*)
14	S	St Alexandre, martyr - Pydna, en Macédoine (*rég. de Thessalonique*) (c 390)
15	**D**	**3e DIMANCHE DE CARÊME** Ste Louise de Marillac, cofondatrice des Filles de la Charité (1660) St Ménignus, martyr - Parion (*Kemer, à l'ouest de Bandırma*) (c 250)
16	L	St Julien, martyr - Anazarbus (*région de Ceyhan*) (IV° siècle)
17	M	St Patrick, moine, évêque, évangél. de l'Irlande - *Down-Patrick* (c 461) (mém. fac.)
18	Me	St Cyrille, évêque de Jérusalem (386) (mém. fac.) St Alexandre, évêque en Cappadoce, puis de Jérusalem, martyr (c 250)
19	**J**	**S. JOSEPH, ÉPOUX DE LA VIERGE MARIE**
20	V	St Archippe, compagnon de St Paul (*Col 4, 17 ; Phil. 2*) Sts Paul, Cyrille, Eugène* et 4* comp. martyrs - Antioche-sur-Oronte (Antakya)
21	S	St Jacques le Confesseur, martyr - Constantinople (c 824)
22	**D**	**4e DIMANCHE DE CARÊME, de Lætare** St Epaphrodite, compagnon de St Paul (*Ph 2, 25 ; 4, 18*) Sts Callinicus et Basilissa, martyrs de Galatie (*région d'Ankara*) St Basile, prêtre et martyr, - Ancyre (*Ankara*) (362)
23	L	St Turibe de Mongrovejo, évêque de Lima (Pérou) (1606) (mém. fac.)
24	M	Ste Catherine de Suède, veuve, moniale (1381)
25	Me	St Dulas, martyr-Nicomédie (*Izmit*)
26	J	Sts Emmanuel, Sabinus, Codratus et Théodose, martyrs - Anatolie St Pierre, frère des Sts Basile et Grégoire de Nysse, év. de Sébaste (*Sivas*) (c 391)
27	V	Bx François Faà di Bruno, prêtre - Turin (1888)
28	S	Sts Castor et Dorothée*, martyrs - Tarsus St Hilarion, higoumène de Pélécète (*près Zeytinbağın, env. de Mudanya*) (c 780)
29	**D**	**5e DIMANCHE DE CARÊME** St Marc, évêque d'Aréthuse (*Er-Restan*), martyr-Liban (364)
30	L	Sts Martyrs de Constantinople sous l'empereur Constance, entre 351 et 361
31	M	St Benjamin, diacre et martyr perse (c. 420)

« Voilà l'œuvre que le Seigneur vous confie pour cette région de la Méditerranée : reconstruire les liens qui ont été coupés, relever les villes détruites par la violence, faire fleurir un jardin là où sont aujourd'hui des terres desséchées, susciter de l'espérance à celui qui l'a perdue, et exhorter celui qui est fermé sur lui-même à ne pas craindre le frère. Que le Seigneur accompagne vos pas et qu'il bénisse votre œuvre de réconciliation et de paix.» Message du Pape François aux Evêques de la région Méditerrannée